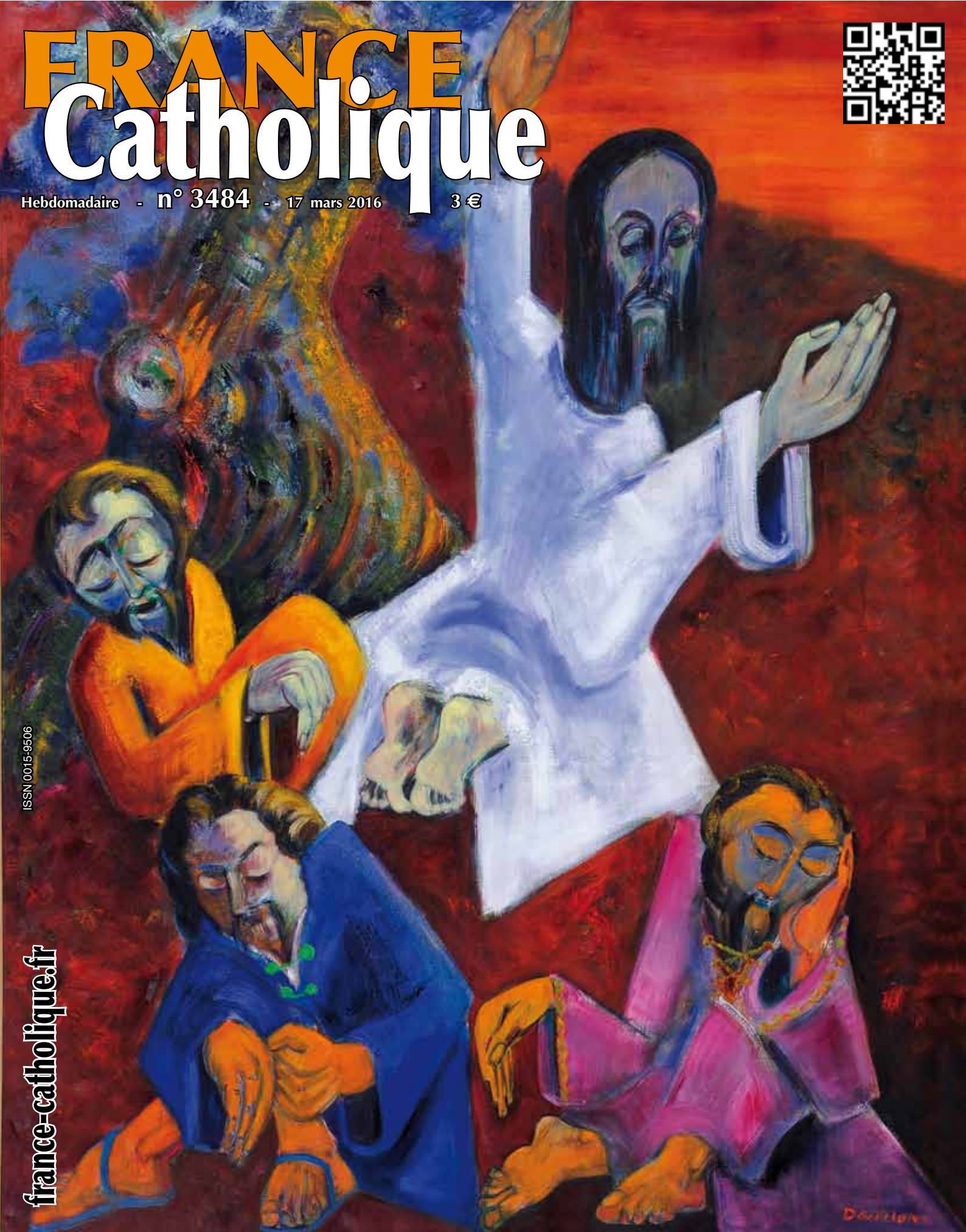


FRANCE Catholique

Hebdomadaire - n° 3484 - 17 mars 2016 3 €



ISSN 0015-9506

france-catholique.fr

Douglas

PEINTURE ET POÉSIE

Damon, père et

propos recueillis par Brigitte PONDAVEN

Après le volume Jubilation, et cette fois sur des thèmes directement nourris de la Bible, se poursuit le dialogue de la plume et du pinceau, qui est aussi le dialogue d'un père, peintre, avec son fils, poète. La Bible selon Damon est un livre d'art magnifique, de contemplation, de méditation et de prière, particulièrement adapté à ces jours de préparation à la fête de Pâques.

■ Vous aviez publié *Jubilation* sur votre œuvre profane, vous éditez maintenant *La Bible selon Damon* sur votre œuvre religieux. Une forme de testament ? Qu'est-ce qui vous a incité à peindre des sujets religieux ?

Hubert Damon : Ce livre est la synthèse de toute une vie. J'ai commencé à peindre il y a 60 ans et je voulais regrouper tous ces travaux. C'est une manière de voir leur cohérence, l'approfondissement des mêmes thèmes au fil des années.

Le religieux fait partie de mon univers depuis l'enfance. Je suis issu d'une famille pratiquante. J'ai reçu la culture chrétienne en héritage. Et je suis aussi petit-fils de peintre ! Par contre, il n'y avait pas de peinture de moi sur les murs de la maison, je devenais le père de mon père.

■ Y a-t-il des peintres qui vous ont particulièrement marqué ou inspiré ?

D'abord la période carolingienne et le Moyen Âge : la richesse des formes et des couleurs me fascine, d'autant qu'elles sont bien conservées car on utilisait alors de très bons pigments. J'aime aussi Poussin, Delacroix et les impressionnistes. Je leur rends visite toutes les semaines au musée d'Orsay ! Il y a encore Bonnard,

parce qu'il nous offre une peinture amoureuse du réel. J'aime la vie, alors quand je trouve quelqu'un qui l'aime aussi, ça fait tilt ! De même avec Matisse. J'admire la peinture de Picasso mais je ne l'aime pas, elle est trop désespérée.

■ La peinture serait là pour donner à voir uniquement du positif ?

Ma recherche permanente est une recherche du mystère. La question lancinante est toujours la même : que fait-on sur cette planète ? Les religions ont des explications mais rien n'est simple...

J'ai commencé par des études de médecine que j'ai menées jusqu'au bout puis j'ai pratiqué en peignant. Mais la peinture m'absorbait de plus en plus et j'ai décidé de peindre à plein temps. J'ai alors commencé de grandes séries sur des thèmes religieux. Je voulais aussi peindre la guerre pour la dénoncer. C'était important pour moi. Jusqu'au jour où j'ai reçu la visite d'un médecin japonais, spécialiste des blessures de l'atome, qui a eu cette remarque lapidaire : « Il n'y a pas grand-chose à côté de la vérité. » Et c'était vrai. La peinture, ce n'est jamais que de la peinture, même si on y met tout l'esprit du monde...



© STEPHAN LUCAS

Hubert Damon.

À cette époque, j'ai rencontré le père Jean-Marie Lustiger, curé de Sainte-Jeanne de Chantal. Je lui ai proposé de peindre l'apocalypse de la guerre. Nous avons longuement discuté et il a approuvé en se frottant les mains comme il en avait l'habitude. Il était enthousiaste ! En le quittant, je me suis souvenu qu'il y avait dans la Bible un texte qui s'intitulait justement Apocalypse. Je l'ai lu et je l'ai trouvé magnifique ! C'était cela que je devais représenter. Mais la poésie juive est prodigue de métaphores qui ne sont pas visuelles. Comment peindre la bête à dix têtes sans qu'elle soit ridicule ?

■ Tout de même, passer de médecin à peintre à plein temps, cela ne se fait pas sans un coup de pouce...

Un jour où j'étais en train de peindre dans ma maison, j'ai vu arriver un taxi. Une dame âgée et énergique en est descendue. C'était Katia Granoff (un des

(La peinture, ce n'est jamais que de la peinture, même si on y met tout l'esprit du monde



Le lavement des pieds, huile sur toile, 3 m x 2,20 m.

trois plus grands marchands de tableaux au monde). « *Je vous expose dans ma galerie quand vous voulez !* » Moi ? Dans la Galerie Granoff ? J'étais abasourdi. Mais je n'allais pas laisser passer cette chance qui s'offrait ! J'allais travailler dur pour gagner cette place ! « *Très bien, lui dis-je, merci de votre confiance. Je vais préparer une exposition. Vous la prévoyez dans deux ans ?* » Katia Granoff éclata de rire : « *Vous avez vu mon âge ? Vous avez intérêt à vous dépêcher !* » Et elle a repris son taxi ! J'ai préparé cette exposition en trois mois. À 45 ans, j'exposais place Beauveau et je pouvais désormais peindre à plein temps. Et chaque année, j'organisais une nouvelle exposition chez Katia : la Genèse puis la Bonne Nouvelle...

■ **Depuis ce temps, votre peinture a-t-elle évolué ?**

Disons qu'avec le travail, on perd en élan et on gagne en métier. Je prépare

une exposition sur les ciels de Loire. L'idée m'est venue en retrouvant 200 aquarelles que j'ai peintes quand j'avais 20 ans. Je pars de quelque chose de vivant, ces paysages peints à vingt ans, pour les retravailler aujourd'hui.

■ **Vous proposez dans vos livres, à travers vos œuvres respectives, un dialogue père-fils. De quand date votre collaboration ?**

Nous avons acheté il y a longtemps une maison médiévale dans laquelle nous organisons chaque année un festival de créateurs. On y accueillait jusqu'à 400 personnes. Andrée Chedid y est souvent venue, ainsi que Jean-Claude Renard ou encore Pierre Dalle Nogare, tout comme nombre de compositeurs. Emmanuel a été élevé dans un bouillon de culture et d'amitiés. Nous avons poursuivi jusqu'en 1972 mais nous ne pouvions plus rester dans cette maison. Nous avons acheté celle dans laquelle je vis maintenant,

près de Blois, et nous continuons encore à recevoir de nombreuses personnes à l'occasion du Festival La Motte. Je trouve que ce qu'écrit Emmanuel est extraordinaire et c'est la raison pour laquelle j'aime quand nous nous retrouvons.

■ **De votre côté, Emmanuel, comment décririez-vous cette aventure familiale ? Depuis quand écrivez-vous des poèmes ?**

E.D. : Chacun écrit ou peint de son côté, sans chercher un motif commun d'inspiration. Mais de temps en temps, l'un propose à l'autre une idée. J'ai proposé à mon père de peindre le Combat de Jacob, sur lequel j'avais moi-même écrit. Il a été séduit et nous avons réuni son tableau et mon poème, qui ne disent d'ailleurs par la même chose.

C'est la rencontre de certains poètes qui m'a conduit à l'écriture. Saint-John Perse a été un déclencheur, mais aussi la rencontre d'autres poètes lors du festival



Pâques, huile sur toile, 3 m x 2,20 m.

qui se tenait à la maison... Je rencontrais des gens qui réalisaient un travail très différent mais m'ont aidé à faire le chemin.

J'aime aussi lire ou rencontrer des gens qui réalisent un travail très différent du mien. Parmi eux, Paul Celan, par exemple, nous laisse une œuvre obscure, où le mot est, d'une certaine manière, rare. Il approfondit son propos à l'infini, et c'est ce que j'apprécie particulièrement chez lui. Il invite à élarger l'écriture. Pourtant son univers est opposé au mien. Quand Édouard Glissant, soulignant cette opposition entre, pour faire court, l'art ascétique, qui retranche pour s'en tenir à l'os, mais semble du même coup craindre la profusion, et l'art prodigue qui ne craint pas les mots ou les images, il évoque l'opposition géographique du nord et du sud. Je me retrouve dans cette opposition, et même dans ses deux versants. Je crois que l'on est souvent partagé entre ces deux pôles - la profusion, la rareté. En ce moment, je suis plutôt du côté de la seconde.

■ **Est-ce que vous écrivez en contemplant les œuvres de votre père ?**

E.D. : Écrire devant, non. Écrire avec, oui, certainement. Il aborde des thèmes étrangers à ma poésie. Il a fallu que j'écrive dessus. Je suis parti de ce que la peinture m'a apporté sur ces thèmes. Sur les natures mortes, les clowns, les combats de coqs je n'avais rien. Je me suis mis à écrire, en intégrant les tableaux. Pour quelques-uns, par exemple celui représentant des bocks de bière dont déborde la mousse, j'ai écrit en les regardant.

H.D. : Et moi, pour la série sur l'enfance, j'ai peint strictement ce que m'évoquaient les poèmes d'Emmanuel sur ce thème. Cela ne m'est pas habituel mais tout ce qui oblige à sortir de soi est bon.

■ **Quels sont vos sujets de prédilection ?**

E.D. : Ils sont variés. Tout ce qui survient peut être matière à poème. Ainsi, j'ai deux petites filles, et j'ai commencé à écrire sur elles quand elles sont nées,

pour leur donner une voix et habiter leur premier silence. Maintenant elles parlent et je continue à écrire à côté de leur voix, avec leur voix comme avec leurs silences.

J'ai plus récemment écrit une série de poèmes sur la neige. Avec un thème comme celui-ci, mais peut-être pour tout thème, écrire est une forme de prière. On dit "neige", on ferme les yeux, on voit ce qui survient. Jusqu'à ce qu'on épuise, que l'on croie épuiser le thème. La neige elle-même évoque cette forme d'absence et de rareté.

H.D. : Pour des gens enracinés, tout est sujet. On peut écrire et peindre sur tout. On prend la vie au sérieux, dans ce qu'elle a de sensuel, de réel. On projette ce qu'on croit à partir de quelque chose, il y a un point de départ. Le linceul est inspirant. Le type représenté là-dessus est extraordinaire de beauté. Est-ce vraiment Jésus ? On n'en sait rien.

J'ai peint une tête de clown à partir d'une écorce d'arbre. Un peu comme lorsque vous allez à la campagne et que les



© JOËL DAMASE

La pêche miraculeuse, huile sur toile, 3 m x 2,20 m.

habitants vous montrent les « têtes » dans les montagnes en les appelant chacune par le nom d'un mort. On part du réel puis on fait travailler l'imaginaire. La grande peinture est ainsi. *Les nymphéas* de Monet n'ont jamais été dans la réalité comme vous les voyez sur ses tableaux ! À l'Orangerie à Paris, cela me fascine... Mais la vie finit toujours par ressembler à la peinture !

E.D. : Pour toi, pour le peintre, il y a également la figure, le dessin - les mots, eux, sont abstraits.

■ **Comment se nourrit-on pour renouveler sa peinture et son écriture, ne pas tomber dans la répétition tout en « creusant » ?**

E.D. : On se nourrit de la vie, de lectures, du monde, du vivant, de ce qui survient, des paysages de mon enfance, aussi : ça reste des références qui surviennent dans les textes.

Il y a aussi les rencontres littéraires nouvelles. En ce moment, je lis la corres-

pondance de René Char avec Paul Celan. L'appareil critique, établi par Bertrand Badiou est très riche ; j'y croise des gens qui me sont familiers car je connais bien cette époque. On voit aussi combien de rencontres ont eu lieu, et aussi de rendez-vous manqués... L'écriture de Celan, mais aussi l'homme, sa vie tiennent actuellement une place importante dans mon inspiration. Je m'imprègne d'une trajectoire : je lis une biographie, une correspondance, des poèmes. Tout ceci me fait accéder à une personne, qui suscite chez moi une écriture. J'ai vécu la même chose avec Nicolas de Staël.

■ **Écrire de la poésie aujourd'hui, c'est donc un choix ? Un art de vivre ?**

E.D. : Je ne pars plus du principe, lorsque j'écris, que « tout ce qui vient sera utile ». J'élague, j'essaie d'approfondir autant que possible, d'accéder à une langue qui me soit propre. Pour ce faire, il faut entrer en soi-même, c'est une forme de recueillement. L'écrivain améri-

cain Tony Morrison, qui habite au bord d'un fleuve, explique que pour écrire, elle déplace son bureau situé devant la fenêtre pour n'être pas distraire par l'activité du dehors. Le compositeur Henri Dutilleux, qui avait une maison à Candes-Saint-Martin, au confluent de la Loire et de la Vienne, tournait lui aussi sa chaise face au mur pour échapper à la trop grande beauté du paysage... Il faut parfois tirer les rideaux et se détourner du dehors pour aller le plus loin possible dans ce qu'il y a à dire. Même s'il ne faut en même temps jamais oublier le monde vivant.

■ **On peut encore peindre des sujets religieux ?**

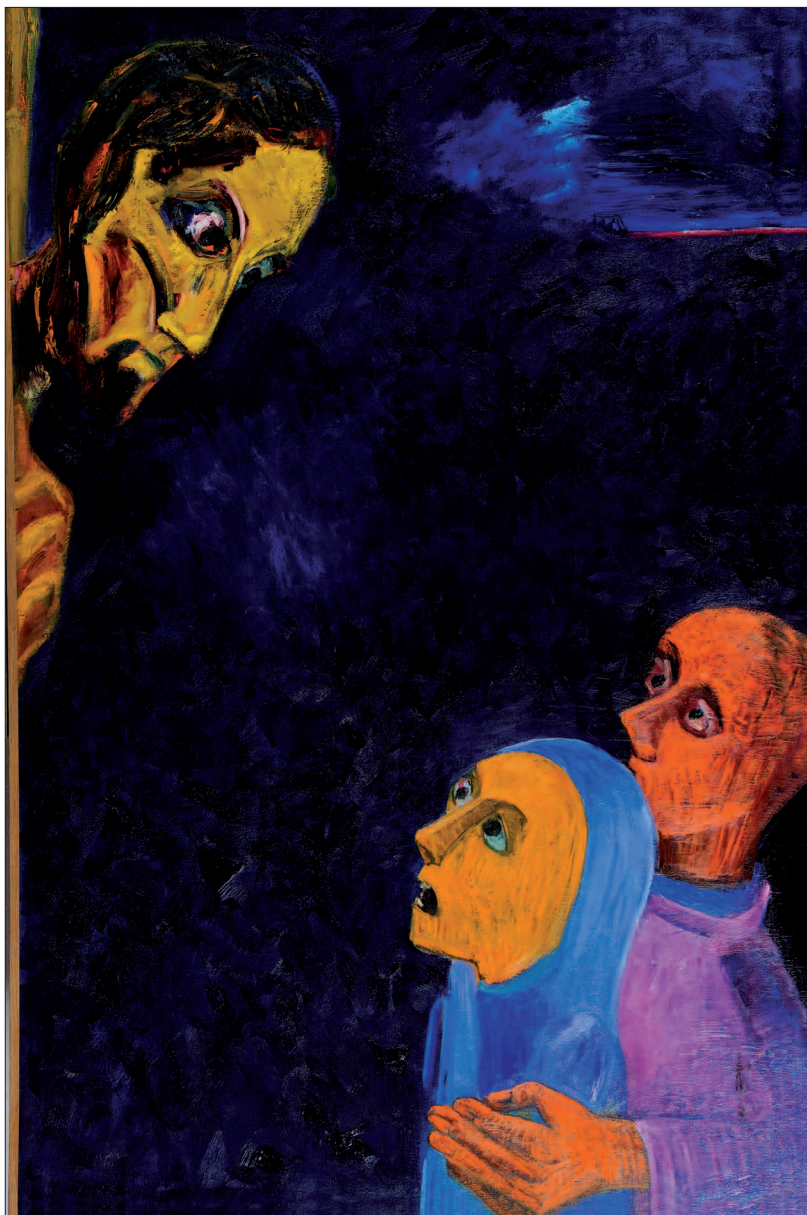
H.D. : J'ai passé ma vie à faire tomber mes barrières. Dans la peinture aussi, on creuse pour aller toujours plus loin. Parfois, on ne sait pas où cela va nous emmener. C'est un peu comme lorsque l'on remonte le cours d'une rivière : on ne voit pas où on va mais on suit bien son tracé. Il faut accepter de faire le chemin. ■

J'ai soif

par Marguerite LÉNA

*Quelle éponge
imbibée de vinaigre
Avide
Infiniment et couleur
de ce même sang qui
par son côté s'écoule
Désaltérera cette soif
qui assèche le jour
Et s'éteint dans un cri?*

Point d'éponge dans ce tableau (*La Croix*) lié au poème *J'ai soif*, ni de côté ouvert, ni de bouche traversée par un cri. Mais un échange de regards si intense que toutes les soifs du monde, à travers la nuit, y crient d'un cri d'au-delà des mots, et traversent une nuit bleue qui s'éclaircit, là-bas, en une coulée de lumière — une couleur de sang. Par cette mutuelle liberté de l'un vis-à-vis de l'autre, du père et du fils, du tableau et du poème, nous sommes d'emblée déplacés, menés hors du réalisme empirique où les mots et les choses cherchent à coïncider dans la désignation exacte et la reproduction fidèle.



La Croix, huile sur toile, 1,95 m x 1,40 m.

Plus essentiel que le jeu des questions et des réponses, se joue entre les hommes, entre un père et son fils, comme entre les hommes et Dieu, le vis-à-vis de l'appel et de la réponse. L'appel est toujours singulier, la réponse toujours inédite. L'appel ne préjuge jamais de la réponse, mais la réponse n'est possible que grâce à l'appel. Appel et réponse créent ainsi une relation bien différente de celle qui existe entre l'image et le modèle, ou entre la figure et le concept. Et ils nous invitent à y entrer. Dans l'œuvre conjointe d'Hubert et d'Emmanuel Damon, qui appelle? Qui répond? Il me semble qu'il faut faire jouer la relation dans les deux sens: tantôt c'est la toile

qui appelle le poème, et tantôt l'inverse. Ainsi, à *Gethsemani*, (N.D.L.R.: en couverture de ce magazine) où le poème évoque Jésus:

*Triste tant que ni
ceux qui le suivent
Ni la prière ni la nuit
qui vient parmi les
branches
Ni la proximité de Son
Père ne L'éloignent
de l'agonie...*

Il fallait, dans la toile, cette coulée de bleu qui tout à la fois tombe de l'arbre cruciforme sur le blanc immaculé de la tunique du Christ, comme l'envahissement d'une nuit trop lourde, et monte de l'apôtre endormi vers Jésus en prière, comme une marée d'angoisse, mais aussi comme si cet apôtre était déjà, à son insu, pris dans le mystère de la Sainte Agonie.

L'émerveillement d'être n'occulte jamais le tragique, peut-être plus accentué par Emmanuel que par Hubert. Mais ce

tragique lui-même, parce qu'il a trouvé son sommet dans la Croix pascale, ne se referme jamais sur soi en désespoir ou en ressentiment. Pour le peintre comme pour le poète, la violence du monde a tout à la fois son paroxysme et sa défaite dans l'Évangile. La source vive de leur accord est sans doute là, et elle est d'ordre théologique: « *Le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous.* » « *Quand vous aimerez effectivement chaque réalité*, écrivait Dostoïevski, *vous comprendrez aussi le mystère de Dieu dans les choses.* » L'œuvre d'Hubert et d'Emmanuel Damon nous invite au seuil de ce mystère. ■



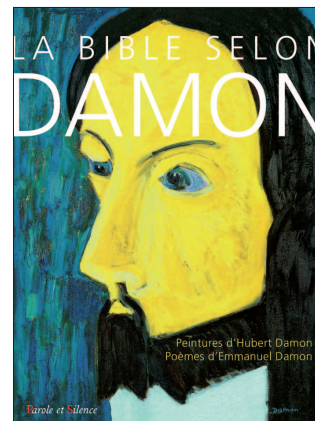
La Samaritaine, huile sur toile, 3 m x 2,20 m.



Emmanuel Damon.



Emmaüs, huile sur toile, 3 m x 2,20 m.



La Bible selon Damon, 270 pages, 31 cm x 23 cm, beau papier. Plus de 75 tableaux reproduits en couleur, éditions Parole et Silence, 49 €.